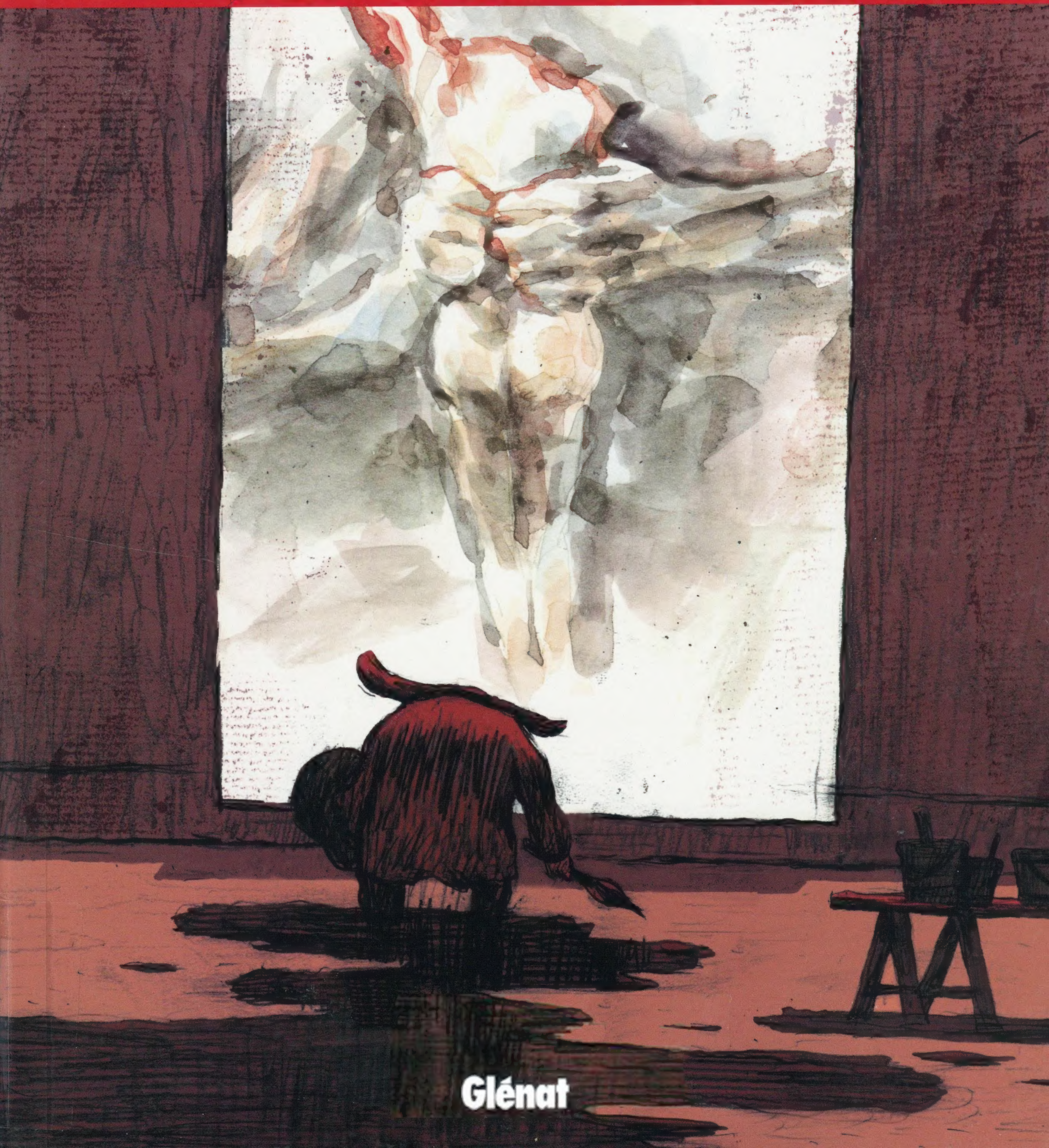
Les Grands Peintres

Goya

Olivier Bleys & Benjamin Bozonnet



Glénat

Les Grands Peintres

Goya

scénario

Olivier Bleys

dessin

Benjamin Bozonnet

couleurs

Benjamin Bozonnet

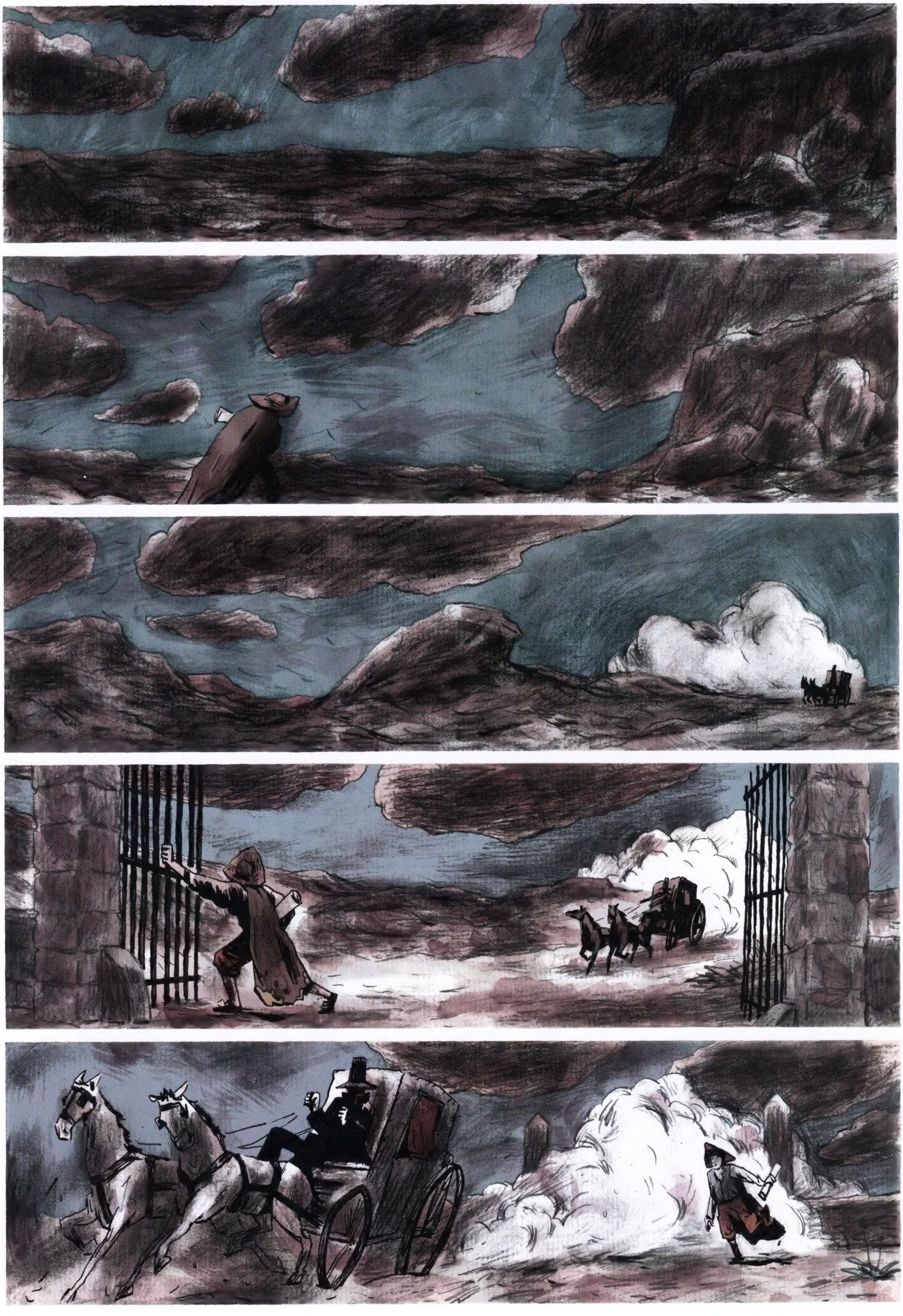
Romain Guinard

Tanguy Ferrand

Glénat

© 2015 Éditions Glénat
Couvent Sainte-Cécile - 37, rue Servan - 38000 Grenoble
Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal : mars 2015.
ISBN : 978-2-7234-9708-4 / 001
Achevé d'imprimer en France en février 2015 par Pollina- L71262,
sur papier provenant de forêts gérées de manière durable.

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-2065
pefc-france.org



Vous avez fait bon voyage, Señor Goya ?
Voulez-vous découvrir le parc avant d'entrer dans la maison ?
Mon maître est fatigué.

MON PÈRE LES A COMMANDÉES À L'UN DE VOS CONFRÈRES, SEÑOR GOYA.
IL A PRIS POUR MODÈLES DES PAYSANS DES ENVIRONS.
LES CHAMBRES SONT BELLES ET CONFORTABLES. ELLES DISPOSENT TOUTES D'UNE CHEMINÉE.
DE CE CÔTÉ, QUAND IL FAIT BEAU, ON PEUT VOIR BRUNETTE.
ET L'ERMITAGE SAN ISIDRO ?
DERRIÈRE CES ARBRES, C'EST TOUT PRÈS, ON S'Y REND À PIED.

FRANCISCO, VEUX-TU VOIR LES ÉCURIES ?
FINISSONS-EN !!
JE VOUS SOUHAITE UN BON RETOUR À MADRID, SEÑOR.
C'EST BIEN, JE L'ACHÈTE.

« Premier jour à Carabanchel. Le mulet trop chargé a fait une mauvaise chute et s'est brisé une patte. Il va falloir l'abattre. Mauvais présage, a dit ma mère. »

« Des assiettes mal emballées se sont brisées à l'intérieur des caisses. Cet accident a mis Goya très en colère. Il a traité les portefaix de bons à rien. »

« Les écuries sont sales et vétustes. Je plains celui qui devra les nettoyer ! »

« Goya chique d'abondance et crache par terre. Il sent mauvais. Ce n'est pas ainsi que je me figurais les peintres. »

«Ma chambre est dans les combles. En dressant une chaise sous la lucarne, je peux voir la campagne alentour. Des oiseaux nichent dans le figuier, en face de la maison.»

«Il y a deux puits. Le second est bouché, plein de sable. Des semaines qu'il n'a pas plu, nous a confié un paysan.»

«Maman a cherché longtemps d'où provenait la mauvaise odeur. Enfin, elle a trouvé dans le grenier un cadavre d'oiseau tout grouillant de vers.»

«Je n'aime pas cette maison. Goya me fait peur.»

FLOC FLOC
FICHUE PAILLE ! JE N'EN AURAI JAMAIS FINI !
IL FAUT BROYER PLUS FIN, PEDRO !
JE PEINS AVEC DU SABLE !
COMPRIS, MAÎTRE.

AH! CE CHIOT!!
CRÉATURE INFERNALE!
ROSARIO QUERIDA, VA JOUER DANS LE JARDIN! LAISSE GOYA TRAVAILLER!
MAIS IL PLEUT, DEHORS!

BING!
TONTON FRANCISCO, NE LUI FAITES PAS DE MAL !
JAP-JAP JAP !!
NE T'AVISE PAS DE LE LIBÉRER SANS MA PERMISSION !
JE TE DÉTESTE !
TA FILLE EST MAL ÉLEVÉE, LEOCADIA. TU DEVRAIS Y VEILLER OU ELLE NE METTRA PLUS LES PIEDS DANS CETTE MAISON !

« Ce jour-là régnait un grand soleil sur la campagne brûlée. »
« Nous avons rallié une procession en route vers San Isidro. »

CE NE SERAIT PAS LE SEÑOR GOYA, LÀ-BAS ?
QUI ÇA ?

UN PEINTRE, IL VIENT D'ACHETER LA FERME DU SOURD.
IL N'A PAS BONNE MINE...
SI J'ÉTAIS PEINTRE AVEC CETTE TÊTE-LÀ, JE ME BARBOUILLERAIS LES JOUES DE ROSE, POUR M'ÉGAYER LA FIGURE !
AH-AH !!
JOLI BRIN DE FEMME, EN TOUT CAS.
CE N'EST PAS L'ÉPOUSE, C'EST LA SERVANTE !
PAUVRE FILLE, SON MARI A TANTÔT QUITTÉ CE MONDE.
BAH, GOYA LA CONSOLERA.
AH-AH AH !!
VEUX-TU BIEN TE POUSSER ? TU FAIS DE L'OMBRE À MON PAPIER !

ROSARIO, VIENS VOIR.
NON. JE FAIS DE L'OMBRE SUR VOS DESSINS.
VIENS ICI, TE DIS-JE !!
C'EST POUR TOI.
MERCI, TONTON FRANCISCO !
QUE DIS-TU ?
MERCI.
BON. ET MAINTENANT, ÉCARTE-TOI...
TON OMBRE M'EMPÊCHE DE TRAVAILLER.

JAP JAP!
JAP JAP!
FERMER LA FENÊTRE, PAR CETTE CHALEUR ? QUELLE DRÔLE D'IDÉE !
LE CHIEN ABOIE, JE N'ARRIVE PAS À DORMIR.
HÉLAS !

PEPITO ?
PEPITO? OÙ TE CACHES-TU ?
HAAA !!
MAMAN !
ROSARIO ?
MAMAN, IL EST NOYÉ !
MAIS QUI ?
PEPITO, MON PETIT CHIEN !

QUE SE PASSE-T-IL, ICI ?
C'EST MON CHIEN.
QUOI, TON CHIEN ?
TU L'AS TUÉ, GOYA !
AÏE... MAIS AÏE !
EH BIEN, NE VOICI PAS TON CHIEN...
... VIVANT ET PLUS VRAI QUE NATURE ?

« La nuit dernière, Goya a noyé Pepito. »
« Quel homme cruel ! Je le hais ! Je voudrais qu'il meure ! »
À TABLE !
J'ARRIVE !
OH, NON !
MAMAN VA ME GRONDER.
NOUS T'ATTENDONS, ROSARIO !

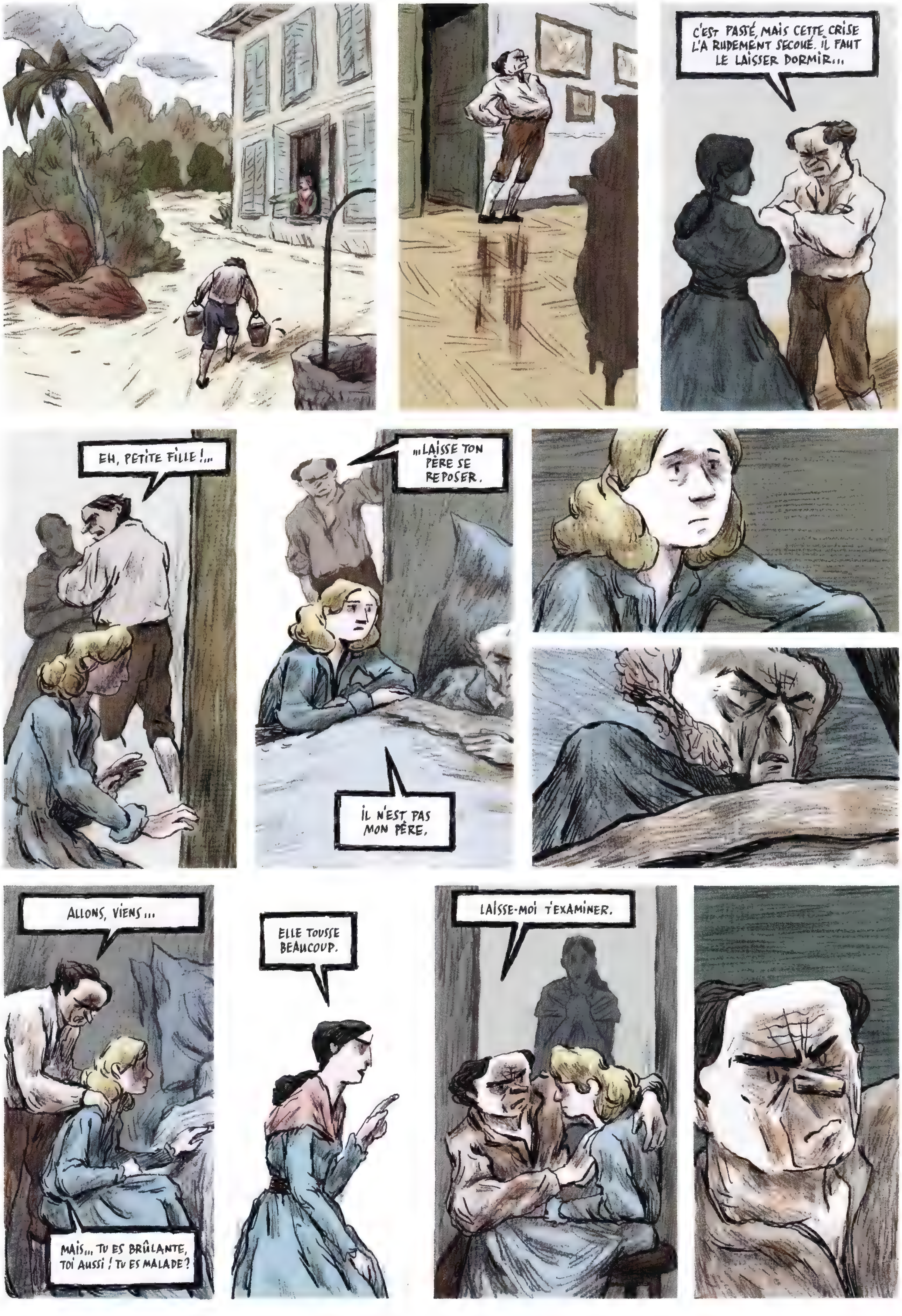
PETITE SOUILLON !
DONNE-MOI CETTE ROBE !... RETIRE-LA, ICI MÊME !
FAIS CE QU'IL TE DIT ! TU NE VAS PAS GARDER CETTE JUPE TOUTE SALE !

HA!
À QUOI BON LES COULEURS, LEOCADIA ?
IL N'Y A DANS LA NATURE QUE DU NOIR ET DU BLANC.
ET CES BOBINES DE PAYSANS BIEN NOURRIS...
QUELLE FARCE !
AUCUNE PROFONDEUR, AUCUNE IDÉE !!
IL FAUT ALLER AU VRAI.
C'EST LE DEVOIR DU PEINTRE :
CHASSER L'EFFET ET LES ENJOLIVEMENTS !

TOUTE LA PEINTURE EST LÀ, VOIS-TU, DANS LES SACRIFICES ET DANS LES PARTIS PRIS.

DOCTEUR ARRIETA !
BOM -BOM
DOCTEUR ARRIETA, S'IL VOUS PLAÎT !
BOM BOM BOM
FRANCISCO...
IL FAUT VENIR TOUT DE SUITE... JE CROIS QU'IL VA MOURIR.

EH BIEN, GOYA ! QUEL SILENCE !
JE N'ENTENDS PAS VOS SARCASMES NI VOS IMPRÉCATIONS CONTRE LA MÉDECINE !
FAUT-IL QUE VOUS SOYEZ BAS POUR PERDRE L'OCCASION D'UNE QUERELLE ?
LAISSEZ-MOI SEUL AVEC LUI.


C'EST PASSÉ, MAIS CETTE CRISE L'A RUDEMENT SECOUÉ. IL FAUT LE LAISSER DORMIR...
EH, PETITE FILLE !...
...LAISSE TON PÈRE SE REPOSER.
IL N'EST PAS MON PÈRE.
ALLONS, VIENS...
MAIS... TU ES BRÛLANTE, TOI AUSSI ! TU ES MALADE ?
ELLE TOUSSE BEAUCOUP.
LAISSE-MOI T'EXAMINER.

« Le docteur a dit que j'étais malade. Il a prescrit des potions d'herbes et beaucoup de repos. Je m'ennuie dans mon lit. Les potions sont amères. »

« Pour passer le temps, Goya m'apprend à dessiner. C'est un maître sévère. À ses yeux, je ne fais jamais bien. »

« Parfois, maman dit qu'elle va partir, qu'elle ne veut plus vivre ici... J'ai très peur. Et si elle s'en allait sans moi ? »

« Goya terrifie tout le monde. Les paysans n'aiment pas venir à la ferme. Ils se signent lorsqu'ils le voient. »

AU PRINTEMPS SUIVANT...
MONSIEUR, VOILÀ LA PEINTURE QUE VOUS AVEZ COMMANDÉE !
LE MARCHAND N'Y COMPRENAIT RIEN.
POURQUOI VOULIEZ-VOUS TOUT CE NOIR, TOUT CE BRUN ?
QU'IL FASSE SON TRAVAIL ET JE FERAI LE MIEN !
COMBIEN T'ONT COÛTÉ CES COULEURS ?
AH, LE VOLEUR !
CROIT-IL QUE L'ARGENT POUSSE SUR LES ARBRES ?

FAIS LA LUMIÈRE ! TU N'Y VOIS RIEN...
AU CONTRAIRE, C'EST LA NUIT QUE JE VEUX FAIRE.
BAH ! POUR CE QU'IL RESTE DE CLARTÉ À MES YEUX...

VA TE COUCHER, IL EST TARD.
COMMENT ?
JE N'AI PAS COMPRIS... C'EST TA MÈRE QUI T'A APPRIS CES SIGNES ?
ILS SONT MAL FAITS. TU DEVRAIS SUIVRE DES LEÇONS.
ALLONS, TU N'AS PAS SOMMEIL ? QU'EST-CE QUI TE TIENT DONC ÉVEILLÉE À PRÈS DE MINUIT ?
LUI ? AH, AH ! LA NUIT ACCOUCHE DE MONSTRES.

AU LIT, ROSARIO !
JE N'AI PAS ENVIE.
LES PEINTURES ONT UNE ODEUR, ELLE N'EST PAS BONNE À RESPIRER.
QUE MANGE-T-IL, CET OGRE ? ON DIRAIT DE LA VIANDE.
SATURNE DÉVORE UN DE SES ENFANTS.
POURQUOI IL FAIT ÇA ?
SON FRÈRE TITAN LUI A CÉDÉ LE TRÔNE DU MONDE, MAIS À UNE CONDITION.
IL DOIT MANGER TOUS SES ENFANTS MÂLES.
CELUI QU'IL LAISSERA EN VIE PRENDRA SA PLACE.
JE NE VEUX PAS ÊTRE PEINTRE.
QUI TE PARLE DE TOI ?
ET PUIS, TU N'ES PAS MA FILLE.
MAMAN DIT QUE JE VOUS RESSEMBLE.
REMONTE DANS TA CHAMBRE, TU VAS PRENDRE FROID.

TIENS ! LE SOLITAIRE REÇOIT.
PEUT-ÊTRE QUELQU'UN QUI S'EST PERDU ?
VISE UN PEU ! C'EST CARNAVAL !
CARNAVAL EST FINI. VOICI LE MERCREDI DES CENDRES.

SBAM
VOUS ÊTES LE MAÎTRE ? LE PROFESSEUR DE LANGUE DES SIGNES ?
C'EST MOI... JE M'APPELLE MANUEL.
VOICI MA FILLE, ROSARIO. ELLE SERA VOTRE ÉLÈVE.
...ET LUI, C'EST LE SOURD ?
COMMENT AVEZ-VOUS DEVINÉ ?
IL FAIT BEAUCOUP DE BRUIT.

TU FAIS DE BEAUX DESSINS !
CE N'EST PAS MOI QUI LES AI FAITS.
C'EST TON PÈRE ?
IL N'EST PAS MON PÈRE.
HUM... EN TOUT CAS, ILS SONT BEAUX.
VEUX-TU SAVOIR COMMENT SE DIT « BEAU », EN LANGUE DES SIGNES ?
JE VEUX BIEN.
BIEN !
ET CHIEN ?
TU ES BONNE ÉLÈVE ! VOYONS AUTRE CHOSE.

APRÈS LA LEÇON...
OH! IL SE FAIT TARD!
LA ROUTE EST LONGUE JUSQU'À MADRID. NOUS CONTINUERONS LA PROCHAINE FOIS, ROSARIO.
VOULEZ-VOUS SOUPER AVEC NOUS, MANUEL?
EH BIEN...
S'IL VOUS PLAÎT!
D'ACCORD, POURQUOI PAS ?
BOM BOM
BOM
ALORS, LEOCADIA. CETTE SOUPE ?!
ELLE NE VA PAS CUIRE TOUTE SEULE!
J'ARRIVE, FRANCISCO.

SLUUURRRRR
C'EST À VOMIR !
SI ÇA TE FAIT DU BIEN...
ÇA ME TUERA PLUTÔT ! VA, LEOCADIA, RÉJOUIS-TOI ! TU SERAS BIENTÔT DÉLIVRÉE DE MA PRÉSENCE...
LIBRE, ALORS, D'AIMER QUI TU VEUX !
TU DIS N'IMPORTE QUOI.
IL FAIT UNE DRÔLE D'ODEUR, ICI ?
QUE DIT-IL ?
CESSEZ DE GESTICULER, J'AI COMPRIS ! C'EST L'ODEUR DE PEINTURE FRAÎCHE, MONSIEUR.
JE SUIS PEINTRE DU ROI, MONSIEUR. PEINTRE DE LA CHAMBRE !
LA PLUS HAUTE DIGNITÉ QUE PUISSE ATTEINDRE UN MANIEUR DE PINCEAU !
CES FRESQUES ÉTAIENT LAIDES, JE LES COUVRE D'IMAGES À MON GOÛT.
ELLES VOUS PLAISENT ?
EH BIEN, JE NE SUIS PAS CONNAISSEUR, MAIS, À L'ÉVIDENCE, ELLES ONT... DU CARACTÈRE.
C'EST ÇA, « DU CARACTÈRE ».
COMME LES FROMAGES FORTS.

À PROPOS, JEUNE HOMME, QUELLES SONT LES NOUVELLES DE MADRID ?
NOUS VIVONS DES TEMPS FORT INTÉRESSANTS.
JE CONNAIS VOS OPINIONS, SEÑOR GOYA. VOUS DEVEZ VOUS RÉJOUIR QUE FERDINAND VII AIT PRÊTÉ SERMENT SUR LA CONSTITUTION.
ÉTRANGE CHIMÈRE QU'UN ROI LIBÉRAL ! BIENTÔT, SI DIEU LE VEUT, NOUS N'AURONS PLUS DE ROI DU TOUT...
LES ESPAGNOLS SERONT MAÎTRES DE LEUR DESTIN !
ILS L'AURONT CHER PAYÉ.
PLAÎT-IL ?
LA GUERRE EST UNE ABOMINATION.
IL FAUT PARFOIS SE BATTRE POUR SES IDÉES.
DITES-LE À CES MILLIERS D'HOMMES COUCHÉS COMME DES ÉPIS SOUS LES BOTTES DE NAPOLÉON !
IGNOREZ-VOUS LES CRIMES ET LES ATROCITÉS DES BATAILLES ?
CET ŒIL, MONSIEUR... CET ŒIL A VU LA MORT, L'ÉPÉE SANGLANTE QUI FOUILLE DES VENTRES...
...LA MITRAILLE S'ENFONÇANT DANS LA CHAIR, LE SANG RUISSELANT SUR LES PAVÉS !
CET ŒIL A VU... LA NUIT !

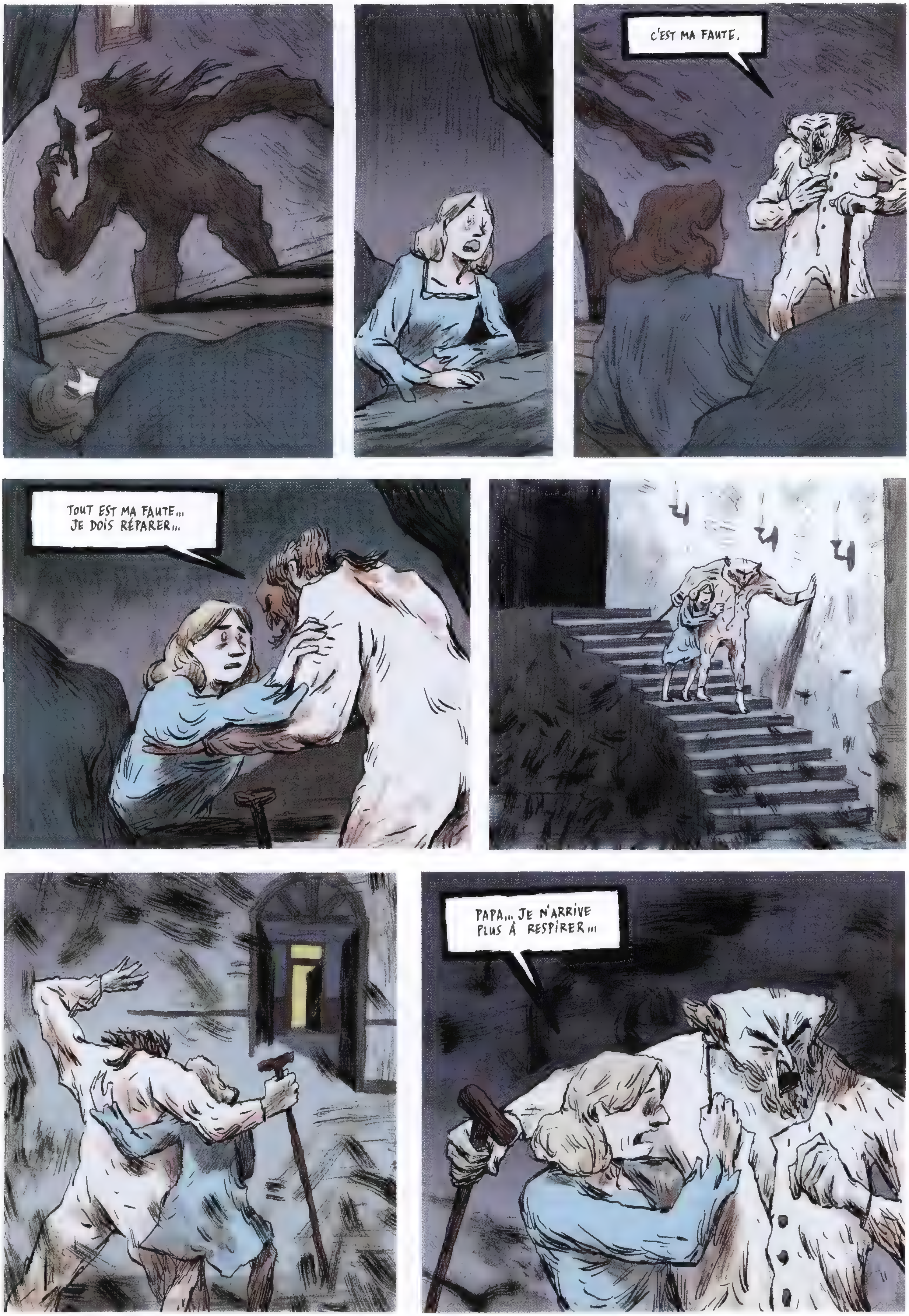
J'AI PEU D'ESTIME POUR RAFAEL DEL DIEGO, TROP DE LARMES, DÉJÀ, ONT COULÉ PAR SA FAUTE.
LE GÉNÉRAL DIEGO EST UN HÉROS ! SI DEMAIN L'ESPAGNE DEVIENT UNE RÉPUBLIQUE, CE SERA GRÂCE À LUI !
PEUH ! TÊTE CHAUDE, TÊTE VIDE.
C'EST INDIGNE !
MADAME, JE REGRETTE, IL M'EST IMPOSSIBLE DE RESTER PLUS LONGTEMPS SOUS LE TOIT DE CE... BUTOR !
COMMENT ? MAIS ENFIN...
LAISSE-LE FILER LEOCADIA, NOUS TROUVERONS UN AUTRE PROFESSEUR.
MONSIEUR GOYA, JE NE VOUS SALUE POINT.
BASTE, GAMIN !
ROSARIO, AU LIT !

IL TE PLAISAIT, CE GARÇON...
...HEIN ?
LÂCHE-MOI, TU ME FAIS MAL.
RÉPONDS !
PEUT-ÊTRE QU'IL ME PLAISAIT.
VIPÈRE... APRÈS TOUT CE QUE J'AI FAIT POUR TOI...
TU VIS SOUS MON TOIT. TU TE PRÉLASSES DANS MON LIT.
JE RAFRAÎCHIS TON FRONT PENDANT LA FIÈVRE.
JE CHANGE TES DRAPS ET VIDE TON POT DE CHAMBRE.
GÂTE-MOI.
QUE DIS-TU ?
JE VAIS TE MONTRER...
TOUT VIEILLARD QUE JE SUIS...

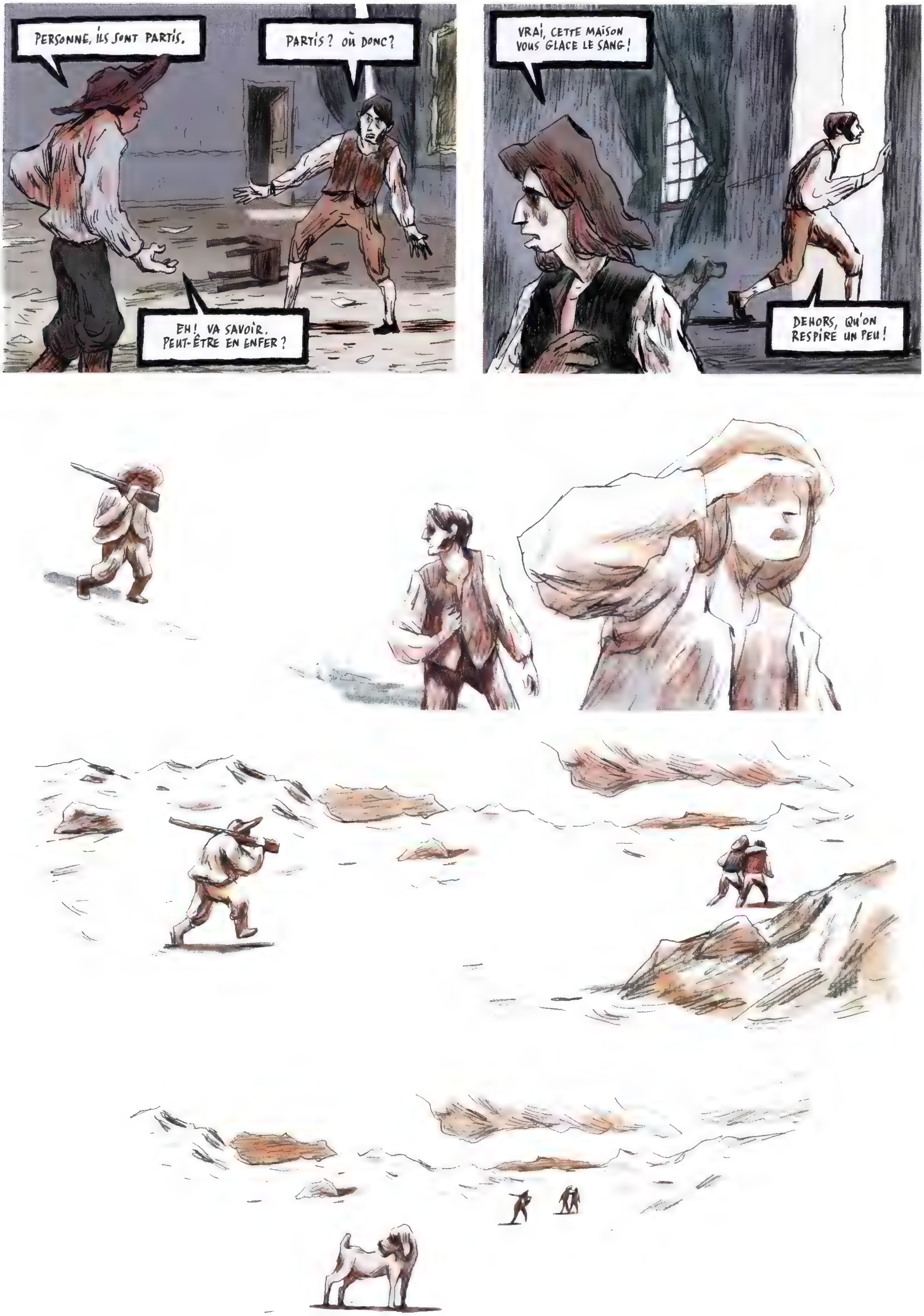
VA TE COUCHER, MAINTENANT.
ET PAS UN BRUIT !
JE VAIS PEINDRE, CETTE NUIT !
À NOUS DEUX, MONSTRE !

LEOCADIA, FERME LES RIDEAUX.
LA LUMIÈRE ME BLESSE LES YEUX.
JE NE VEUX QUE L'OMBRE.

COMMENT VA ROSARIO ?
ELLE A TOUJOURS DE LA FIÈVRE.
C'EST MA FAUTE. LA...
LA... PEINTURE.
QUE DIS-TU ?
MA PAUVRE PETITE.


C'EST MA FAUTE.
TOUT EST MA FAUTE... JE DOIS RÉPARER...
PAPA... JE N'ARRIVE PLUS À RESPIRER...

QUELQUES JOURS PLUS TARD...
CES PEINTURES...
ON LES BLANCHIRA, OUI.
DES HIDEURS PAREILLES !
AH ! IL A PEINT LE SABBAT !
LES SORCIÈRES ET LE BOUC !
POUR SÛR, LE DIABLE S'EN EST MÊLÉ !
SEÑOR GOYA ! SEÑOR GOYA !


PERSONNE, ILS SONT PARTIS.
PARTIS ? OÙ DONC ?
EH ! VA SAVOIR. PEUT-ÊTRE EN ENFER ?
VRAI, CETTE MAISON VOUS GLACE LE SANG !
DEHORS, QU'ON RESPIRE UN PEU !

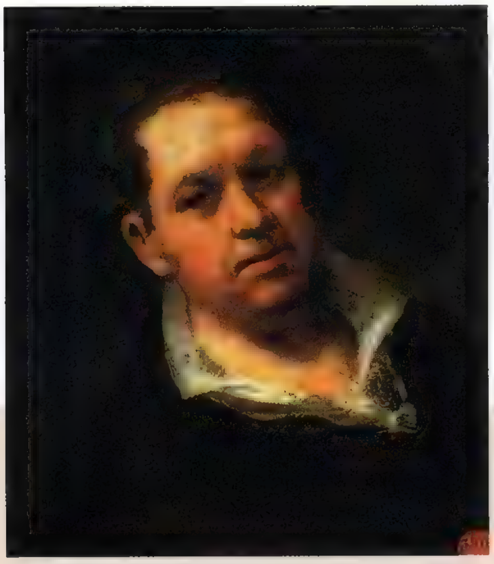
Goya

*Né le 30 mars 1746 à Fuendetodos
et mort le 16 avril 1828 à Bordeaux.*

Dossier réalisé par Dimitri Joannidès

Prince noir de Madrid

Observateur lucide de l'histoire de l'Espagne, annonciateur de l'art moderne et inspirateur du romantisme, Goya est un artiste charnière, à cheval entre deux mondes. Son esprit éclairé en fait à la fois un héritier du Siècle des lumières et un témoin privilégié des mutations sociales et politiques du début du XIXe siècle. L'effondrement de la monarchie espagnole en 1808 le renforce dans un pessimisme déjà marqué par la surdité totale qui le frappe en 1792 à l'âge de 46 ans. Génie multiforme, Goya réalise non seulement des gravures expressives et dérangeantes, mais également des tableaux prenant le contre-pied du néoclassicisme dominant pour mieux condamner la perversion de la nature humaine.



Autoportrait, 1815.
Fresque déposée sur toile (35 x 46 cm).
Madrid, Musée du Prado © PrismaArchivo/Leemage

UNE ASCENSION SOCIALE FULGURANTE

Fils de maître doreur, Francisco de Goya grandit dans un milieu modeste, ouvert aux arts, mais peu au fait des arcanes du pouvoir. Pour percer dans l'univers feutré de la peinture et assouvir son rêve de gloire, le jeune homme ne peut guère compter que sur son talent de dessinateur. Ainsi que, quelques années plus tard, sur la protection de son beau-frère Francisco Bayeu, peintre à la cour, dont il épouse la sœur Josefa en 1773. Par deux fois, Goya échoue au concours d'entrée à l'Académie de San Fernando à Madrid. Même si sa deuxième place au concours de l'Académie de Parme en 1770 ne le satisfait pas entièrement, sa capacité à rivaliser au meilleur niveau est enfin reconnue, et par des maîtres italiens de surcroît ! De retour en Espagne, il se consacre à la peinture religieuse, montrant un sens inné de la mise en scène. Ses œuvres de jeunesse se caractérisent d'une part par une rigueur et un dépouillement profondément ibériques qui rappellent Velasquez à certains égards et, d'autre part, par une forte influence de la peinture baroque découverte lors de son voyage en Italie. En 1775, Goya franchit une nouvelle étape dans sa carrière en rejoignant la manufacture royale de tapisseries de Sainte-Barbe à Madrid. Refusant de considérer ses cartons[1] comme de simples études préparatoires, l'artiste peint de véritables scènes de genre et thèmes galants dans la grande tradition française et flamande. Ses couleurs audacieuses et son sens de la touche font rapidement parler de lui, au point que Charles III le nomme peintre du roi en 1786. Aux yeux de Goya, cet honneur est d'autant plus insigne qu'il se sent lui-même proche des idées politiques et sociales de son souverain et voue, comme lui, une passion aux Lumières. En parallèle à sa carrière à la Cour, le peintre répond à des commandes privées d'aristocrates madrilènes, devenant rapidement l'artiste le plus couru d'Espagne. Hommes importants et dames du monde se bousculent pour se faire représenter ou faire portraiturer leurs enfants par le maître. En 1789, à l'avènement de Charles IV, Goya atteint à 43 ans un nouveau sommet en devenant « peintre de la Chambre du roi », la plus haute distinction à l'époque pour un artiste au service de la monarchie.

[1] Ébauche en dimensions réelles d'une tapisserie finale.

UN ARTISTE EN AVANCE SUR SON SIÈCLE

De 1786 à 1792, l'art de Goya gagne en maturité dans l'ombre de la peinture académique. Une expression attendue, conventionnelle et propre à permettre une percée dans les nuées du pouvoir. En cette période trouble pour l'Europe, la Révolution française et ses conséquences font craindre le pire aux monarchies voisines. L'influence de la couronne d'Espagne décline depuis plusieurs années et la corruption y règne en maître, rendant le climat des plus délétères. Goya avait trouvé auprès de Charles IV et de sa Cour la protection d'une élite éclairée progressivement mise à l'écart par la reine Marie-Louise et son entourage. Mais un autre événement, intime cette fois, vient brutalement mettre fin au brillant parcours du peintre. En 1792 en effet, Goya contracte une terrible fièvre qui le laisse irrémédiablement sourd. Du jour au lendemain, l'artiste est exclu d'une vie sociale et mondaine exaltante et prenante. Plongé dans un silence définitif, Goya développe une opinion de plus en plus acide sur ses contemporains. Son regard sur les tares et les vices sociaux gagne en lucidité, voire en cruauté. L'année suivante, il se lance dans ses *Caprices*, un recueil de gravures moquant l'ivrognerie, le mensonge ou encore l'inconstance. Peu à peu, son univers pictural se peuple de créatures hallucinantes, de formes grotesques et d'apparitions oniriques. Un siècle avant l'émergence de la psychanalyse, Goya explore le monde des rêves et des cauchemars, qu'il affirme dessiner de mémoire. Après avoir perdu l'ouïe, qui lui a fait découvrir la vulnérabilité du spectateur, Goya craint par-dessus tout de devenir aveugle, une deuxième infirmité qui le plongerait dans la plus irréversible des solitudes. Mais, mêlant le sens du tragique à un esprit satirique des plus aiguisés, l'artiste utilise la caricature, volontiers acerbe, comme mode d'expression à part entière. Cette observation méticuleuse des travers de la société inspire Honoré Daumier, Gustave Doré et même Honoré de Balzac quelques décennies plus tard.

BIO EXPRESS

30 mars 1746 : naît à Fuendetodos, près de Saragosse, dans le nord de l'Espagne.
1770 : voyage en Italie.
1786 : est nommé « peintre du roi » par Charles III.
1789 : devient « peintre de la Chambre du roi » Charles IV.
1792 : devient sourd suite à une maladie contractée à Cadix.
1810 : se lance dans une série de 82 gravures intitulée les Désastres de la guerre
1819 : entre dans sa période des Peintures noires.
16 avril 1828 : meurt à Bordeaux.

Les Caprices : Personne ne se connait (n°6), 1799.
Gravure à l'eau forte (15,2 x 21,4 cm).
Paris, Bibliothèque nationale de France © Aisa/Leemage
Dans cette satire de la société espagnole de la fin du XVIIIe siècle, l'artiste dénonce un monde fait d'apparences et de feintes. Les 80 gravures qui constituent cette série ont été imprimées quelques jours avant le retour de l'Inquisition en Espagne, poussant l'artiste à les retirer du commerce au bout de deux semaines.

Le premier des artistes engagés

En mettant la guerre à nu et en dénonçant sa barbarie comme jamais auparavant, Goya est le premier reporter de guerre de l'histoire.

L'invasion napoléonienne de 1808 divise cruellement la société ibérique. Fidèle alliée de la France depuis douze ans, contre les Anglais et les Portugais notamment, la monarchie espagnole est piégée par Napoléon qui profite de la fragilité du pays pour placer son frère aîné Joseph sur le trône. En sollicitant l'arbitrage de l'Empereur suite à son coup d'État contre son père Charles IV, le jeune roi d'Espagne Ferdinand VII plonge son royaume dans une guerre fratricide de six longues années. L'influence encore forte des Lumières et de la philosophie française sur les esprits a mis à jour une ambivalence des plus douloureuses. En effet, en quelques semaines à peine, un fossé se creuse entre les partisans de la France, sensibles à l'idée d'une unité politique, et les tenants d'une indépendance totale de la couronne d'Espagne vis-à-vis de son puissant voisin. En mettant la main sur la péninsule, Napoléon est persuadé que les « *afrancesados* » sont majoritaires, ce qui est loin d'être le cas puisque les Madrilènes se soulèvent presque immédiatement contre les troupes françaises stationnées dans la capitale. Ce conflit entre les deux pays, doublé d'une guerre civile des plus terribles, pousse brutalement Goya à reconsidérer son regard sur le monde. L'artiste, pourtant âgé - il a alors 63 ans - et handicapé par sa surdité, choisit de suivre les troupes sur les champs de bataille avec pour objectif de montrer la guerre telle qu'elle est. Dépassant les partis-pris, il saisit sur le vif des scènes d'une rare violence : exactions, exécutions sommaires, pendaisons, pillages, viols… Deux ans plus tard, sur la base de ces croquis et dessins préparatoires, Goya réalise une série de 82 gravures intitulée *Les Désastres de la guerre*, des « *caprices emphatiques* » dénonçant les « *fatales conséquences de la sanglante guerre menée en Espagne par Bonaparte*[1] ». Près d'un demi-siècle avant l'apparition des premiers photojournalistes et reporters de guerre, Goya livre ainsi un témoignage inédit sur la détresse face à l'horreur. Pour la première fois dans l'histoire de l'art, un artiste nous invite à plonger nos regards dans la cruauté et la dureté de moments de vie et de mort bien réels, sans allégorie ni moralisme. Il transforme de fait le spectateur en acteur passif portant lui aussi une part de responsabilité vis-à-vis de l'humanité tout entière.

[1] Mentions manuscrites de Goya figurant sur la première page du seul exemplaire complet conservé au British Museum à Londres.

Les Désastres de la guerre : Tampoco (n°36), 1810-1812. Gravure à l'eau-forte.

Madrid, Musée du Prado © Luisa Ricciarini/Leemage

En optant pour ce titre laconique (*tampoco* signifiant « non plus »), Goya souligne l'absence de justification des atrocités commises par les troupes françaises, en l'occurrence la pendaison d'un prisonnier espagnol.

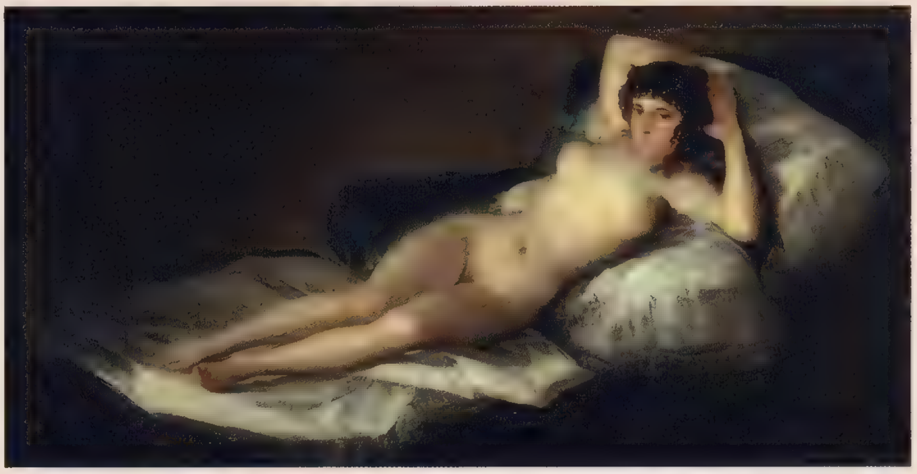
PROVOQUER POUR SE DISTINGUER

Ses dénonciations de la perversion généralisée de l'homme frisent parfois le scandale, comme avec le portrait de la famille de Charles IV où le roi, gras et ballot, pose à côté d'une reine repoussante et hautaine qui présente ses enfants, dont l'héritier Ferdinand, hébété et sans prestance. Pour Goya, l'art ne doit plus être un instrument au service d'une ascension sociale, mais bel et bien une arme destructrice pour mettre à bas une réalité absurde, obsédante et vile. Si, dans ses gravures, Goya joue sur des contrastes brutaux où le noir et le blanc s'affrontent plus qu'ils ne se complètent, il privilégie dans sa peinture une touche rapide et sèche qui a beaucoup déstabilisé les critiques de l'époque. En outre, son histoire d'amour malheureuse (et supposée) avec la duchesse d'Albe teinte le pessimisme de Goya d'une misogynie latente. Ce n'est donc pas un hasard si les femmes sont rares dans son œuvre. Avec sa *Maja* dévêtue, une commande privée d'avant 1800, il peint la première femme de l'histoire de l'art posant nue sans aucune référence allégorique. Jugé obscène par l'Inquisition en 1807, ce tableau mène Goya devant les tribunaux avant d'être acquitté. Cachée jusqu'à sa réhabilitation en 1910, la *Maja nue* a été reproduite sur un timbre espagnol en 1930. Pour l'anecdote, les services postaux de l'Amérique puritaine renvoyaient automatiquement à leur expéditeur les lettres qui comportaient ce timbre !

Portrait du roi d'Espagne Charles IV et de sa famille, 1800. Huile sur toile (336 x 280 cm).

Madrid, Musée du Prado © Photo Josse/Leemage

Bien que ce tableau ne constitue pas une charge de l'artiste contre la famille du souverain à proprement parler, ce portrait officiel est à double sens. On y découvre une famille apaisée et unie en apparence. Mais ce serait oublier trop rapidement l'acuité de l'œil quasi inquisiteur de Goya qui nous rappelle que c'est bien cette famille qui a présidé aux malheurs de l'Espagne.

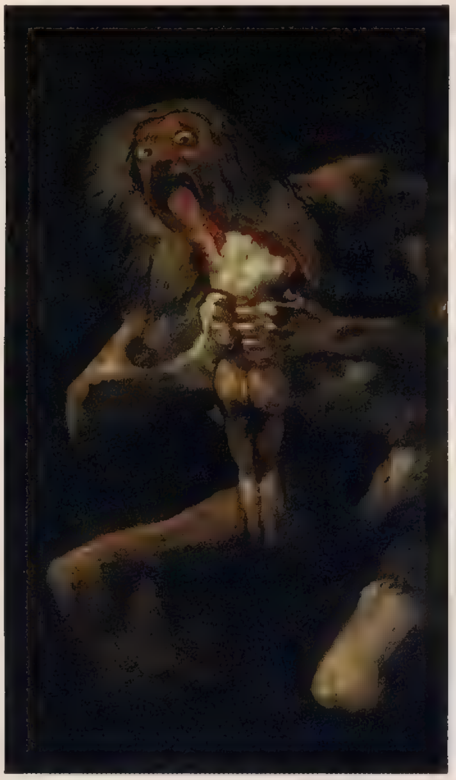


La Maja nue, vers 1800. Huile sur toile (190 x 97 cm).

Madrid, Musée du Prado © Photo Josse/Leemage

Saturne ou l'épreuve du Temps

Entre 1819 et 1823, Goya réalise 14 peintures murales dans sa maison des environs de Madrid. Saturne dévorant l'un de ses fils orne sa salle à manger.



Saturne dévorant l'un de ses fils, 1823. Peinture murale déposée puis remontée sur toile (83 x 146 cm).
Madrid, Musée du Prado © Luisa Ricciarini/Leemage.

En 1874, la « maison de campagne du sourd » est rachetée par un banquier allemand qui fait déposer sur toile les quatorze peintures murales, bien décidé à les vendre à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris de 1878. En 1881, il consent finalement à les céder au Musée du Prado où elles sont exposées aujourd'hui.

Saturne, fils d'Uranus roi du Ciel, est le dieu du Temps. Goya le représente ici sous l'apparence d'un monstre terrifiant au regard exorbité saisi au moment où il s'apprête à engloutir l'un de ses six enfants.
Cet épisode est la concrétisation d'une promesse faite par Saturne qui, ayant détrôné son père, jure à son frère Titan de faire disparaître sa postérité pour laisser ses neveux régner à sa suite.
Peut-être craignait-il lui aussi d'être un jour trahi par ses propres fils ?
Quoi qu'il en soit, Saturne consent à dévorer ses enfants, sans hésitation ni peine. Mais c'est sans compter sur l'habileté de son épouse Cybèle et de sa mère Tellus qui sauvent Jupiter en le remplaçant par une pierre. Plus tard, lorsque Jupiter chasse son père du trône, Saturne régurgite ses frères et sœurs Neptune, Pluton, Cérès, Junon et Vesta qui revivent à leur tour. Sous ses faux airs de film d'horreur, ce mythe nous invite donc à reconsidérer notre rapport au temps qui passe.
À la manière des peintres de vanités, mais dans une veine autrement plus spectaculaire, Goya s'interroge sur sa propre existence. Et le choix de Saturne est tout sauf anodin puisque c'est le « Temps » lui-même qui engloutit sa propre descendance, nous entraînant dans une mise en abîme des plus vertigineuses. Le dieu ne laisse ici aucune échappatoire ni aucune chance de survie à sa lignée. Pourtant, en régurgitant plus tard ses enfants, Saturne permet malgré lui à la matière de reprendre corps et de s'inscrire dans une vision pérenne de civilisation.
Si Goya opte pour la représentation de cet épisode en particulier, c'est parce qu'il est plus que jamais lui-même angoissé par la mort et préoccupé par l'idée de postérité, au sens propre comme figuré.
Après tout, son fils Javier n'est-il pas le seul de ses six enfants - comme dans le mythe ! - à avoir atteint l'âge adulte ? Le peintre n'a-t-il pas, plus que tout autre, mesuré la fragilité de la vie humaine au cours de sa longue carrière ? Et le vieil homme de 73 ans ne subit-il pas, depuis plus de vingt-cinq ans, l'épreuve d'une surdité qui l'a plongé dans une solitude introspective et effrayante ?
Peu étonnant dès lors qu'à ce stade de sa vie, Goya se consacre à cette série dite des *Peintures noires*…

LE PRÉCURSEUR DU ROMANTISME

Lorsque la monarchie espagnole s'effondre en 1808, l'esthétique de Goya gagne en hardiesse. Sous ses pinceaux, la guerre devient criminelle et inique, à contre-pied de l'art officiel qui ne la représente traditionnellement qu'auréolée d'un halo glorieux et héroïque. Avec son diptyque *Dos de Mayo* et *Tres de Mayo* peint en 1814, le peintre rompt définitivement avec toutes les règles classiques. En traitant d'un événement contemporain (le soulèvement des patriotes espagnols contre les Mamelouks de la garde impériale puis leur exécution par les soldats français), Goya défie la peinture d'histoire, thématique qui domine la hiérarchie des genres depuis un siècle et demi et n'autorise que les événements de l'histoire chrétienne, antique ou mythologique. Avec ces toiles, Goya fait entrer pour la première fois une foule d'anonymes dans les musées. D'un point de vue stylistique, le dynamisme de la composition et les forts contrastes annoncent Eugène Delacroix et les artistes romantiques. André Malraux, admirateur du peintre espagnol, est même allé plus loin en estimant que Goya serait le précurseur de tout l'art moderne occidental.

El dos de Mayo, 1814. Huile sur toile (345 x 266 cm).
Madrid, Musée du Prado © Aisa/Leemage

El tres de Mayo, 1814. Huile sur toile (347 x 268 cm).
Madrid, Musée du Prado © Aisa/Leemage

UN FIN ÉLOIGNÉE DU POUVOIR

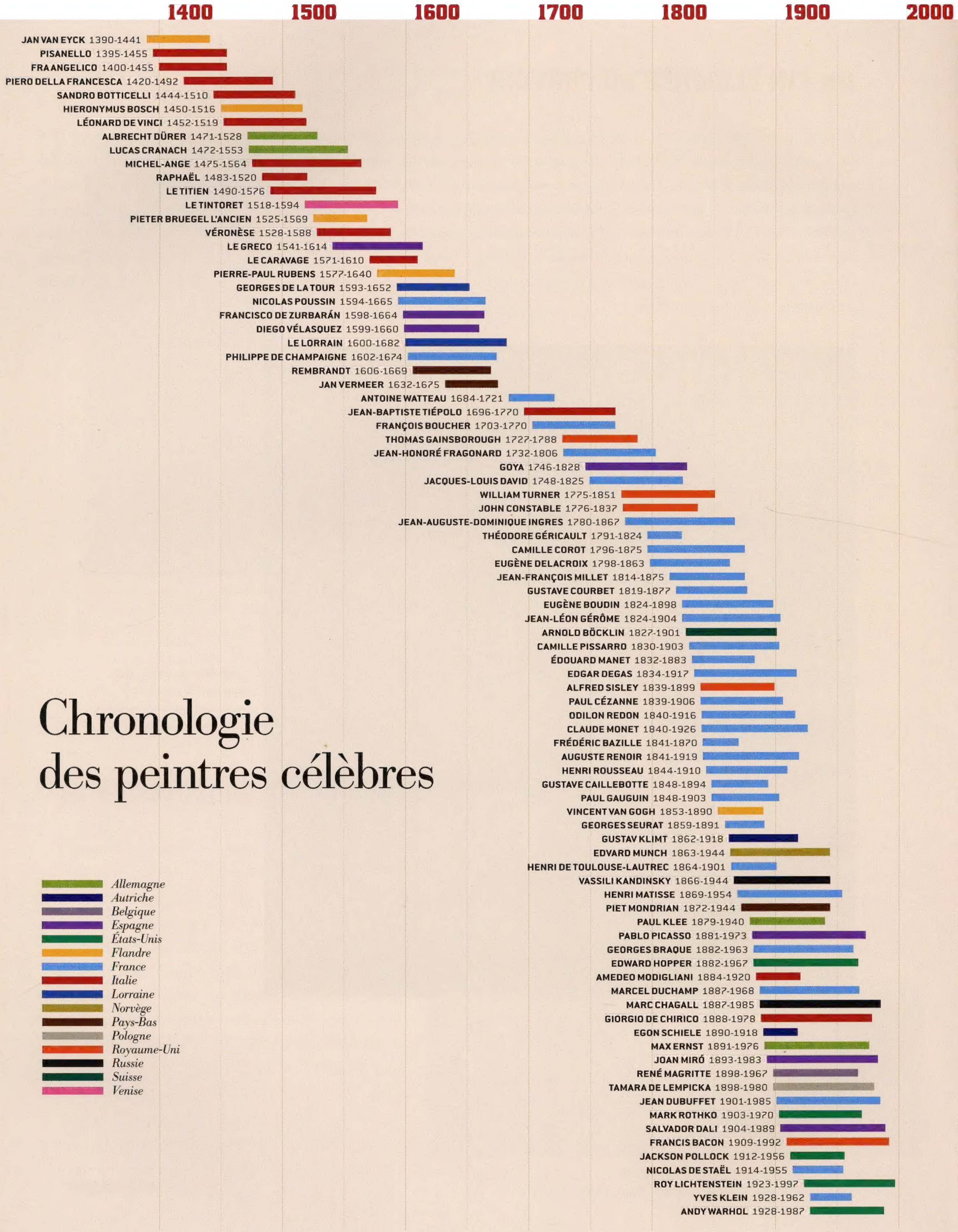
Bien que pensionné par la Cour, Goya ne cautionne pas l'absolutisme de Ferdinand VII, revenu sur le trône d'Espagne en 1814. Et il craint que Leocadia Zorilla Weiss, qui partage sa vie depuis la mort de son épouse Josefa en 1812, ne soit persécutée du fait des idées libérales de son fils. C'est dans ces conditions qu'en 1824, Goya, âgé de 78 ans et ne parlant pas un mot de français, et sa compagne de 36 ans partent pour Bordeaux. L'artiste y retrouve des amis de longue date ainsi que des parents par alliance qui se sont réfugiés en France à la suite du rétablissement de la monarchie absolue. Bien assimilés à cette ville prospère, la plupart sont devenus notaires, banquiers ou marchands. À Bordeaux, Goya retrouve une sérénité qu'il pensait révolue et, toujours avide d'apprendre, s'initie à la lithographie. Il y décède en 1828 à l'âge de 82 ans, laissant derrière lui une œuvre riche de près de 500 peintures et environ 280 gravures.

La laitière de Bordeaux, 1827.
Huile sur toile (68 x 74 cm).
Madrid, Musée du Prado © Photo Josse/Leemage

Références bibliographiques

Yves Bonnefoy, *Goya : les peintures noires*, W. Blake & Co, Bordeaux, 2007.
Xavière Desparmet Fitz-Gerald, *L'Œuvre peint de Goya*, F. de Nobele, Paris, 1950.
José Gudiol Ricart, *Goya*, 1746-1828, Weber, Paris, 1970.
Jean-Claude Joannidès, *Les Grecs ou la pensée du mouvement*, Tituli, Paris, 2014 (pour l'interprétation symbolique du mythe de Saturne dévorant l'un de ses fils)
Jacques Lassaigne, *Goya*, Hyperion, Paris, 1948.
André Malraux, *Saturne, Essai sur Goya*, Gallimard, Paris, 1950.

Chronologie des peintres célèbres



Francisco de Goya a déjà 73 ans lorsqu'il emménage dans une nouvelle propriété, la Quinta del Sordo, aux environs de Madrid. Un de ses modèles, Leocadia Weiss, et Rosario, la fille de celle-ci, lui tiennent compagnie. C'est sur les murs de sa demeure campagnarde que l'artiste, mélancolique et frappé de surdité, va peindre les célèbres *Pinturas negras* – dont la plus illustre, *Saturne dévorant un de ses fils*. Dès leur création, la noirceur de ces chefs-d'œuvre épouvante son entourage, et le fascine en même temps. De son côté, Goya le solitaire est bousculé par la jeunesse et l'espièglerie de Rosario. Une relation étrange se noue entre la fillette et le vieux peintre, à l'ombre des maléfiques *Peintures noires*.

Les Grands Peintres

On dit d'un tableau qu'il raconte une histoire. Découvrez l'histoire qui se cache derrière le tableau. Aventurez-vous dans l'univers d'un grand peintre et explorez le contexte historique et personnel dans lequel il a réalisé un chef-d'œuvre qui l'a fait entrer dans l'histoire de l'art...

ISBN 978-2-7234-9708-4
9 782723 497084
CODE PRIX GL57 57.2233.0